

Les démiurges
du Jardin planétaire

Maharisoa Ralambosoa

**Les démiurges
du Jardin planétaire**

Nouvelles

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022
ISBN : 978-2-312-12533-6

Préface

J'apparenterais ce recueil à ceux de Villiers de l'Isle-Adam et de Borges, mais avec une fibre plus émotive, moins cérébrale, plus chatoyante. En cela, l'on ne saurait manquer d'y relever des influences évidentes d'un auteur comme Ovide.

Mais dans l'ensemble, les neuf récits qui composent cet opus aspirent à se hisser à la même universalité puissante que celle des deux auteurs susmentionnés.

Si ma condition d'insulaire, et de surcroît de Malgache y a joué un rôle, ce n'est sûrement pas en restreignant les horizons, au contraire.

Ainsi, les récits que l'on lira dans les pages qui suivent respirent – du moins, je l'espère – une vastitude babélique, un refus dantesque du confinement insulaire. Y sont dépeints avec passion l'immensité d'un Jardin-monde familier, une Rome antique sail-lante où évoluent des philosophes et des néoplatoniciens fous, l'Abyssinie du XIX^{ème} siècle, etc.

Le premier récit, *l'Ostrakon*, joue avec des ressorts essentiellement borgésiens pour traiter de la question de la finitude et du souvenir.

Le titre fait évidemment écho à la musicalité absconse et érudite des titres latins antiques, le *Satyricon* en tête. Le protagoniste est littéralement infréquentable, comme dans la plupart des écrits du maître argentin de la métaphysique-fiction et du réalisme magique.

Le Pygmalion de Kabylie s'inscrit dans le même sillage. Néanmoins, il lorgne davantage du côté du conte philosophique et radicalise la veine conceptuelle en mentionnant sans fard des concepts-clés du philosophe Emmanuel Lévinas comme la Voix et l'Autre. Cela dit, il me semble que ce choix artistique n'a guère altéré la poésie de l'ensemble, à tel point que j'aventurerais une comparaison assez audacieuse pour caractériser ce texte, à mon avis un des plus aboutis qu'il m'ait été donné d'écrire. Je dirais qu'il ressort d'un mariage pas aussi improbable que cela entre Ovide, Borges, Villiers de l'Isle-Adam et Lévinas.

Les lecteurs intéressés par la souche kabyle du mythe de Pygmalion peuvent consulter l'article de Julien d'Huy, « Il y a plus de 2 000 ans, le mythe de Pygmalion existait en Afrique du Nord » sur le site d'*OpenEdition* (Revue *Préhistoires méditerranéennes*).

Vient ensuite *Le dieu des larmes innombrables*, d'une concision chirurgicale mais que j'espère plus éloquent que ce que j'en ai retenu. Le procédé a été largement utilisé par Borges qui le tient lui-même de Thomas Carlyle : citer un livre

ou, en l'occurrence, une saga littéraire fictive. Le but était de sensibiliser à l'érosion émotionnelle paroxystique de l'ère digitale, comme explicité dans la nouvelle. Avec le recul, je trouve le texte un brin maladroit, mais également imprégné d'une grande et candide naïveté.

La nouvelle qui donne son nom au recueil est un petit ovni, un mariage touffu et bariolé entre le Borges de *la Bibliothèque de Babel*, la scénographie populeuse de Jérôme Bosch et le camaïeu chatoyant des préraphaélites.

La dimension allégorique encore hésitante dans *le Pygmalion de Kabylie* éclate ici au grand jour dans une profusion de couleurs et de nuances capiteuses. L'idée d'écrire une allégorie contemporaine m'avait turlupiné depuis des éons, et la troisième révolution industrielle incarnée par Internet et les réseaux sociaux offrait à mes yeux le matériau idéal pour un tel dessein. Au lecteur d'évaluer le résultat.

L'idée de « Jardin planétaire » est ici entendue au sens purement générique et ne fait aucunement référence aux travaux du paysagiste français Gilles Clément.

Cette nouvelle pose les bases d'une mythologie privée que j'ai voulu plus ou moins évocatrice de celle de Lovecraft. Elle part d'une allégorie de la démesure/de l'hubris et de la Toile pour forger un légendaire concis mais capiteux qui se déploie dans toute sa vénéneuse splendeur dans *Le mythe des Androgynes décadents*. J'encourage le lecteur à

visualiser l'Androgyne décadent comme une figure gothique fardée, mes modèles ayant aussi bien été puisés dans la littérature (de la mythologie grecque à la *dark fantasy*) que dans la musique (le *black metal*, le *metal* industriel, le *metal* gothique, le *doom metal*) et les contre-cultures contemporaines (notamment le mouvement gothique).

Le pèlerinage du dormeur saturnien radicalise cette veine gothique avec des accents horribles.

La quête sans nom d'Arthur Rimbaud est le récit aigre-doux d'une initiation quasi-biblique. Elle date d'une époque où j'étais un rimbaldien chevronné ; mais tel qu'il est maintenant, le texte me parle toujours aussi vigoureusement.

Severus Andronicus narre le récit haut en couleur d'une secte néoplatonicienne fictive : celle des Allégoristes. Le fond entretient une affinité inattendue mais évidente avec la nouvelle qui donne son titre au recueil.

La dernière nouvelle, *Oméga acoustique*, est assez inhabituelle : elle est mystique, apocalyptique avec des tonalités presque « Nouvel âge ».

À l'instar des obsessions de Borges, le tout charrie théâtralement des leitmotifs évidents : les jardins, les statues, les dieux, les Androgynes.

Mais le motif le plus récurrent et le plus significatif est sans nul doute celui de l'Allégorie, avatar poétique de l'Algorithme que je sais être l'une de mes obsessions les plus opiniâtres.

Cela dit, cet opus n'offre de toute évidence qu'un avant-goût. J'espère que ce qu'il possède de meilleur accouchera à l'avenir de formes encore plus splendides, plus grandioses.

En attendant, puisse le lecteur déguster ces neuf pièces étranges et capiteuses comme un nectar précieux, comme une inhabituelle mais exquisite ambrosie.

M.R., *prince du paradoxe*

Antananarivo, 2022

L'Ostracon

Toute histoire est une répétition parodique de la Grande Fable Originelle, un sacre boiteux des Grandes contradictions à travers un alphabet mutilé et désacralisé. Narrer, conter, relater : autant de verbes pour traduire le plus saturnien des dévolements. Car que promeuvent nos historiographes et nos écrivains sinon une prostitution sacrée, un attentat perpétuel contre l'Infini dans l'Histoire, une immense castration ? Émasculer le cours indicible de l'Histoire par des mots et des images : voilà le crime perpétuel que vous demandez à vos biographes de perpétrer, ô puissants de ce monde !

Oubli ? Triomphe de l'Infini dans l'Histoire. Ruines ? Saveurs de l'éternité. Qui se soucie en effet, à part vous bien sûr, du souvenir trafiqué de vos trop beaux exploits, dont on ignore les dessous, la portée et le sens effectif ? Quel intérêt y a-t-il à les coucher par écrit quand on peut consulter les eaux et la mémoire organique du monde pour connaître la vérité ?

Ah les mots : poison mère de tous les simulacres ! L'histoire devrait être ce que les rumeurs de l'Infini dans le Temps nous inspirent, pas ce que vos mots en disent.

Toute votre vie, vous vous évertuez à construire la fable parfaite, avec des animaux qui parlent, des humains qui s'animalisent. Vous prononcez une parole pour nourrir le petit rongeur en vous plutôt que pour dorer la parure du dieu qui parle à travers l'Histoire. Vous plastronnez fièrement avec vos biographes, officiels ou non, à travers les rues, vous éructez dans les forums, vous occupez toute la place dans les bains publics tout en contaminant l'eau. Puis vient l'effondrement, où vous vous accrochez in extremis en improvisant un stoïcisme de comptoir. L'effondrement, ensuite la disparition, le trépas : auroral ou nocturne, cela importe peu puisque l'instant d'après, au bout du tunnel, votre existence n'est plus que le souvenir évanescant d'un battement d'ailes, une sorcellerie fugace.

Et quelque effort que la postérité fournisse pour la garder aussi fraîche et aussi colorée qu'au temps de sa floraison, votre histoire (en même temps que toutes les autres, véritable ou fictive) n'en demeure pas moins une parodie de l'Infini, une incapacité à vivre du non-dit de l'Infini !

C'est pour ce motif que je me suis toujours tenu éloigné des historiographes et des mémorialistes, race voisine des blaireaux capable de trafiquer l'éternité d'un grand homme authentique contre une odieuse contrefaçon : la postérité. C'est aussi la raison pour laquelle je ne me résoudrai jamais à livrer un tableau fidèle de ma vie et même de ma

doctrine dans le moindre codex, sans mentionner le prix exorbitant du papyrus et de la peau de chèvre ! Tout ce que je concède à livrer à la « succession », ce seront ces *ostraca* : ces morceaux de tessons archaïques sur lesquels je triture ces lignes laconiques et narquoises. Toute ma philosophie de l'histoire et du récit y est condensée de la meilleure façon qui soit. Si jamais quelqu'un les ramasse un jour, il comprendra assez vite que les *ostraca* sont des débris insignifiants, et qu'un philosophe qui les aurait utilisés comme moyen de communication mérite de rester au fond du trou d'où on l'a extrait. À moins bien sûr qu'un sombre énergumène ne se mêle de tout rassembler et de le publier sous le nom d'*Ostracon* (ce qui ne me déplaît pas tant du fait de sa consonance ironique avec *Satyricon* et autres romans) en signant l'œuvre de mon véritable nom !

De moi, le lecteur improbable qui mettra la main sur ces éclats de poterie ne saura que ceci : je bombe fièrement le torse au fait d'être un heureux contemporain du poète Prudence¹. Quant à ma demeure, le lieu où l'on retrouvera ces quelques vestiges le révélera déjà assez : quelque part, dans un obscur taudis qui n'intéresse personne (et c'est mieux ainsi).

1. Poète latin (348-415), auteur du célèbre poème allégorique *la Psychomachie*.